

Le Portrait

(Concours littéraire de l'ALBUM UNIVERSEL)

J'AVAIS pour amie, lorsque j'étais au couvent du Sacré-Coeur, une charmante petite Parisienne, dont le père, lieutenant-colonel, habitait le midi de la France. Elle était charmante, je le répète... à mes yeux du moins. Nos maîtresses étaient-elles de mon avis? Je n'oserais l'affirmer, car elle était paresseuse comme un loir, et toujours disposée à faire des farces qui mettaient le désarroi dans les classes et dans les dortoirs; mais elle était si gaie, si bonne, si complaisante... quand il ne s'agissait pas d'aider à faire un devoir, que toutes nous l'aimions et lui évitions bien des punitions.

Sa mère, étant venue passer une semaine à Paris, la présenta à une famille amie chez laquelle elle devait désormais passer ses jours de congé. Elle revint enchantée de cette visite, et nous dépeignit ses nouvelles connaissances sous les traits les plus flatteurs; elle nous parla surtout d'un certain sous-lieutenant tout frais sorti de Saint-Cyr, et qui nous parut avoir produit un grand effet sur sa petite tête de pensionnaire. Mais, à partir de ce jour, Marguerite changea absolument de caractère, et sa belle gaîté fit place à une gravité extraordinaire.

A tout ce que nous lui disions, elle répondait par des soupirs qui nous faisaient supposer un petit roman, et nous n'étions pas loin de l'envier. J'espérais qu'elle m'aurait prise pour confidente, mais pas du tout: elle paraissait me considérer comme une petite fille à laquelle on est obligé de cacher certaines choses. Inutile de dire combien j'étais vexée!

A la suite d'un nouveau congé, elle revint plus sérieuse que jamais, et je la vis qui embrassait à plusieurs reprises une photographie renfermée dans un joli médaillon. Sous un prétexte quelconque, je passai derrière elle, et je vis que c'était un tout jeune officier. Il n'était pas besoin d'être clerc en Sorbonne pour deviner que c'était notre jeune sous-lieutenant. Son manège se renouvela plusieurs fois pendant la classe, si bien que je finis par lui dire: "Marguerite, je ne veux pas me mêler de vos affaires, mais mère Marie-Madeleine va s'apercevoir de ce que vous faites." Elle rougit beaucoup, mais ne répondit rien.

Le lendemain, elle recommença de plus belle, se cachant déjà moins, si bien que notre maîtresse de classe, qui l'observait depuis quelque temps, finit par lui dire: "Marguerite, apportez-moi donc ce que vous embrassez avec tant de plaisir." La pauvre petite amie ne savait où se cacher.

—Ce n'est rien, Madame; c'est mon médaillon qui s'est retiré de la chaîne, je vais l'arranger; maintenant, je vais faire mes devoirs...

—C'est ce que vous aurez de mieux à faire, mais, en attendant, apportez-moi ce que je vous demande.

—Mais, Madame, ce n'est rien, je vous assure.

Mais elle continuait à être rouge comme un petit coq, et paraissait bien gênée.

Voyant qu'elle ne bougeait pas, notre maîtresse descendit de son siège, placé bien haut pour mieux surveiller la classe, et se dirigea vers la coupable:

—Marguerite, remettez-moi votre médaillon.

—Oh! Madame, je vous en prie!...

—Marguerite, si vous ne cédez pas à l'instant, j'envoie chercher Madame la Supérieure.

A cette menace, la pauvre petite amie vit bien qu'il fallait céder; mais elle paraissait avoir bien de la peine à trouver la chaîne, qu'elle faisait exprès s'accrocher à ses dentelles. Enfin, avec un grand soupir, elle la remit, ainsi que le médaillon, à mère Marie-Madeleine.

—De qui est ce portrait?

Pas de réponse, mais un air excessivement gêné.

Voyant qu'elle n'arriverait à rien, notre maîtresse lui dit:

—C'est bien, mon enfant, puisqu'il en est ainsi, nous allons l'envoyer à Monsieur votre père, qui pourra peut-être nous renseigner mieux que vous.

—Oh! non, Madame; pas à papa, je vous en prie.

—Alors, Marguerite, vous n'avez qu'un mot à dire...

Mais ce mot, elle ne le disait pas.

—Puisqu'il en est ainsi, Mademoiselle, vous ne resterez pas avec vos compagnes, auxquelles vous donnez un si mauvais exemple; votre pupitre va être placé dans un coin de la classe, et je défends à qui que ce soit de vous parler, jusqu'à ce que nous ayons une réponse à notre lettre. Faites ce que je vous dis.

Pauvre petite Margot! J'aurais voulu la consoler, tout au moins lui montrer par mes regards que j'étais toujours son amie, mais elle baissait la tête, n'osant regarder personne.

Trois jours se passèrent, qui nous parurent des siècles. Enfin, le matin du quatrième, Madame la Supérieure entra, une lettre à la main, la figure impassible. Inutile de nous recommander le silence: on aurait entendu une mouche voler...

—Mademoiselle Marguerite, venez vous mettre au milieu de la classe, devant mon pupitre, en présence de toutes vos compagnes, devant lesquelles je vais lire la lettre de Monsieur votre père. La faute a été publique, la réparation doit l'être. Ecoutez, Mesdemoiselles:

"Madame la Supérieure,

"Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; je comprends les inquiétudes que vous avez dû avoir et les soucis que vous avez causés cette vilaine enfant. J'en suis d'autant plus désolé qu'elle ne changera jamais, car je vous le dis, la rougeur au front: chez elle, c'est de l'atavisme; elle tient de sa mère, qui, à l'âge qu'elle a et mère de quatre enfants, n'est heureuse que... quand elle peut me jouer un bon tour; alors sa joie ne connaît plus de bornes. Ce beau jeune homme — c'est vous, Madame, qui l'appellez ainsi, — c'est "moi" à l'âge de vingt-cinq ans, lorsque j'étais jeune sous-lieutenant. Ce temps-là est loin. Mais que dire à cette enfant, qui vous a causé tant d'insomnies? Je suis sûr, Madame, que vous allez être si contente de ce dénouement, auquel vous étiez loin de vous attendre, que vous allez faire comme nous: rire de bon coeur. Cependant, il lui faut une punition: j'avais une photographie toute récente à lui envoyer; je la garde: elle en fait trop mauvais usage."

—Pourquoi, Marguerite, lui dit Madame la Supérieure, quand elle eut fini, avez-vous joué pendant si longtemps une pareille comédie?

—Pour rire, Madame.

—Eh bien! allez et ne péchez plus.

—Amen! répondit tout bas notre incorrigible.

MARGERYVE.

Conte de Noël

(Concours littéraire de l'ALBUM UNIVERSEL)

PAR l'univers chrétien, les cloches, à toute volée, chantent Noël! Aux pieds d'un faible Enfant, la foule pieuse accourt s'agenouiller, adorer; une crèche devient autel. Noël! des petits, des humbles, c'est la fête; car c'est en ce jour qu'un Dieu, pour faire plus sûrement la conquête de leurs coeurs, d'immense, de tout puissant, comme eux s'est fait pauvre enfant. Noël! riante vision où s'entassent, califichets, bonbons, jouets; merveilles d'invention. Pour mêler sa note joyeuse à cette fête de la religion du foyer, Dame Nature, comme une jeune fiancée, tout de blanc s'est vêtue. Ainsi les arbres, les arbrisseaux, dépouillés depuis des mois déjà de leur parure, courbent aujourd'hui leurs têtes sous l'étrange éclosion de fleurs immaculées que l'on disait ciselées dans le nacre et le cristal.

C'est à l'heure, où dans l'église du village, s'exhalent les derniers parfums de la prière et de l'encens béni. A travers les vitraux on voit du jour qui fuit, les rayons ternes et froids; l'ange du sanctuaire est en ce moment seul adorateur. Des pas légers, soudain, éveillent les échos de la sainte demeure et Thérèse, une fillette de quatre à cinq printemps s'avance timidement. Sa démarche tra-

hit l'émoi mystérieux que fait naître dans sa jeune âme, ce silence que l'on sent, là n'être pas le vide, le Christ majestueux et jusqu'à cette petite flamme qui, comme l'oeil du Bon Dieu, veille sans cesse dans le saint lieu.

La visiteuse ingénue s'arrête bientôt devant la crèche où le Sauveur naissant est couché demi-nu sur la paille. Thérèse contemple le coeur rempli d'alarmes ce suprême dénûment, tout en faisant dans son fors intérieur de graves réflexions: "Que deviendra ce pauvre petit Jésus seul dans cette grande église lorsqu'il fera nuit, qui le bercera, le réchauffera; déjà ses mains, ses pieds sont glacés", et l'enfant avec une naïve audace les touche, puis les baise... Enfin, elle n'y tient plus: se dépouillant de son fichu de laine, elle prend dans ses bras l'Enfant Jésus et l'en couvre avec sollicitude, tout en lui murmurant des mots si doux, si tendres, que son ange gardien les redit à genoux. C'est fait... pressant sur son sein son Protégé, elle a bientôt parcouru la nef et de sa mignonne main poussé la porte massive du temple, lorsque sur le seuil, elle croise le vieux pasteur qui, d'un regard a deviné le naïf forfait, mais n'en laisse rien paraître. Bon-

jour, fillette, dis-moi, as-tu vu la crèche et le petit Jésus; que lui as-tu demandé?... — Rien, Monsieur le curé, parce que je crois qu'il a tout donné et qu'il est maintenant pauvre, bien pauvre, puisqu'il n'a pas de robe, ni de bas; aussi je l'amène avec moi pour l'habiller, car il doit avoir froid. — Mais ta maman non plus n'est pas riche, et peut-être ne voudra-t-elle pas lui acheter de robe, ni de souliers. — Maman disait l'autre jour à une Madame, je l'ai entendu, qu'il faut toujours donner à ceux qui ont moins que nous, eh bien, mon petit frère Louis a trois robes et je suis sûre que maman voudra bien en donner une et des bas aussi. N'est-ce pas, que tu seras fier de mettre la robe neuve de Louis; et disant cela Thérèse écoute le fichu de laine et se penche vers l'Enfant Jésus pour mettre un baiser sur son front. O prodige d'indicible bonté! les yeux de l'Enfant Jésus se sont animés, ses lèvres esquissent un adorable sourire et il rend à la fillette sa caresse. Devant ce spectacle digne du ciel, le prêtre ravi murmure: Innocence! charité, combien vous êtes aimables pour mériter même ici-bas une récompense semblable: le baiser d'un Dieu.

FRANCINE.